

## L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Eh bien! reprit le médecin, j'y vois clair maintenant, et je puis reconstituer le drame comme il a dû se passer: Lelorrain, sa femme et sa fille, poursuivait-il, n'ont pas été empoisonnés mais simplement endormis par l'absorption du stramonium datura, employé comme narcotique. Amenés à cet état inconscient, ils ont été frappés à la nuque, d'une lame étroite, aiguë et triangulaire, par une main assurée qui a pris son temps. La mort a été instantanée pour les victimes et sans amener aucun épanchement de sang à l'extérieur, but que l'assassin n'a pas tout à fait atteint, puisque nous constatons que le sang a été répandu. Puis, le crime commis, il s'est retiré, a fermé la porte et a emporté la clef, ou l'a jetée dans quelque ravin. Voilà sûrement ce qui s'est accompli dans cette chambre il y a un mois environ. J'ajoute que le crime a dû être commis à un moment où il faisait encore jour, puisque nous ne trouvons sur la table aucune trace de lumière.

—Mais, observa le magistrat, un pareil forfait a dû avoir un mobile...

C'est probablement le vol... A moins que... ce ne soit une atroce vengeance.

Le magistrat s'adressa à Juste Courtin.

—Connaissez-vous des ennemis à Pierre Lelorrain?

—Oh! non, monsieur, répondit le berger, le maître était un homme juste envers les serviteurs et bon pour les pauvres.

—Quel était l'état de ses affaires.

—Il passait dans le pays pour jouir d'une grande aisance. Il était économe et travailleur, et sa femme bonne ménagère.

—L'accord existait dans le ménage?

—On n'a jamais vu de ménage plus uni.

Nous allons visiter la maison, conclut le magistrat. Mais, auparavant, il est bon de fouiller les cadavres.

On trouva sur Pierre Lelorrain, une bourse de cuir contenant une vingtaine de francs et, dans son gousset, une montre en argent.

Sa femme avait également quelques menues monnaies dans sa poche.

Pauline, l'enfant, portait à ses oreilles des pendants en or, qui n'avaient pas été touchés.

Les trois victimes n'avaient donc été ni fouillées, ni dévalisées.

Lorsque le magistrat voulut pénétrer dans la pièce voisine, dont l'entrée se trouvait à l'extrémité de la salle à manger, le médecin l'arrêta:

—Je crois, dit-il qu'il serait oiseux de porter nos investigations de ce côté là.

—Pourquoi?

—C'est que les empreintes de pas s'arrêtent à la table, et que l'espace compris entre cet endroit et l'extrémité de la chambre ne porte aucun vestige de ce genre.

—C'est vrai! dit le magistrat. Mais qui sait si l'auteur de ce triple assassin n'a pas pris des précautions qui nous échappent? Tout crime doit avoir une cause, un mobile quelconque; si ce n'est pas la haine, c'est la cupidité, et il est de notre devoir de ne rien négliger pour découvrir la vérité.

Sur ces mots, il pénétra dans la seconde chambre.

Cette pièce servait de chambre à coucher aux époux Lelorrain; au fond, se trouvait un cabinet où couchait l'enfant. Tout était parfaitement en ordre.

Les clefs se trouvaient sur la serrure des meubles; on les ouvrit.

On trouva dans un petit bureau une sorte d'agenda sur lequel Pierre Lelorrain inscrivait les recettes et les dépenses de la maison, et dans la caisse de ce bureau, une assez forte somme en or, quelques titres de propriété et le récépissé d'un dépôt fait à la banque de Vouziers. Dans l'armoire, dans la com-

mode, toutes les deux pleines de linge et d'effets d'habillement, rien n'avait été soustrait. Une petite boîte, placée sur un des rayons, bien en vue, et contenant plusieurs bijoux, était intacte.

Ainsi, la cause du crime échappait aux recherches du magistrat.

Seule, la découverte du criminel pouvait éclaircir ce mystère. Mais qui était-il, et comment l'atteindre?

—Pensez-vous, docteur, qu'il soit utile de procéder à une autopsie? demanda alors le procureur au médecin.

—Je ne le pense pas! Mes prévisions seront vérifiées; jusqu'à présent, et pour compléter mon rapport, il me suffira de soumettre à certains réactifs ce verre à moitié plein, dont je désire analyser le contenu.

Il fut convenu que les deux gendarmes et le berger resteraient à la ferme jusqu'au moment où l'on procéderait à l'inhumation des corps.

Puis, le procureur et le greffier, accompagnés du docteur et du capitaine de gendarmerie, rentrèrent à Vouziers.

Dès le lendemain, une instruction minutieuse commença, on se livra à des enquêtes de toutes sortes, on interrogea les habitants, les aubergistes, les loueurs de voitures. On manda les plus habiles limiers de la police, et pendant plusieurs semaines, la contrée fut sillonnée en tous sens et fouillée dans ses replis les plus secrets.

Peine inutile!

L'assassin demeura introuvable et le parquet dut bientôt s'avouer impuissant.

Pour se conformer à un procédé ordinaire de la police, qui réussit souvent, on eut l'air de renoncer à l'affaire. On espérait que cet abandon apparent inspirerait au criminel l'espoir de l'impunité, et qu'il ne tarderait pas à se trahir lui-même!

Six mois s'étaient écoulés sans que rien vint donner raison aux prévisions des hommes de la police quant, vers le commencement du septième mois, et au moment où l'on allait peut-être renoncer à tout espoir, un événement, plus dramatique et plus mystérieux encore que le premier, vint brusquement réveiller le souvenir du crime de l'Argonne, et présenter une nouvelle énigme aux œdipes de la rue de Jérusalem!..

### II

Le premier dimanche de septembre, il y a, chaque année, à Marseille, une grande foire, suivie de jeux et de divertissements qui attire habituellement, au chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, toute la population suburbaine et les habitants des communes environnantes.

A la porte de Marseille et dans sa banlieue se trouve une petite commune nommée Saint-Nicolas, placée à l'extrémité de cette pointe de terre qui fait face à l'île de Ratonneau; elle se relie à Marseille par une suite presque ininterrompue de bastides ou maisons de campagne.

Or, ce dimanche-là, toutes les bastides étaient abandonnées et le village de Saint-Nicolas à peu près veuf de ses habitants: propriétaires, marchands, cultivateurs s'étaient portés vers Marseille pour prendre part à la fête.

Au nombre des rares habitants qui étaient restés au bourg se trouvait M. Valentin, propriétaire d'un grand chantier de bois, qui avait préféré tenir compagnie à sa jeune femme, alors dans un état de grossesse très avancée.

C'était le ménage le plus charmant que l'on connût dans toute la banlieue.

M. Valentin avait trente-cinq ans à peu près et sa femme vingt-cinq au plus. Ils étaient mariés depuis deux années environ, et jamais le moindre nuage n'était venu assombrir leur bonheur.

Leurs affaires prospéraient, du reste, autant qu'ils pouvaient le désirer.

A suivre



Le Capitaine Charles Nungesser

Nous annonçons dans notre numéro précédent l'arrivée à New-York du grand "as" français, le capitaine Charles Nungesser, qui a abattu pendant la grande guerre européenne une cinquantaine d'avions boches et qui a été blessé dix-sept fois. Nous sommes heureux d'avoir pu nous procurer une photographie de ce brave avec ses médailles, qu'il a sûrement bien gagnées. Le capitaine Nungesser va visiter les Etats-Unis sous les auspices de l'aéro-club d'Amérique, et nous espérons qu'il n'oubliera pas de venir dans notre belle ville.

### Une Horrible Bête Humaine

Toute la presse scandinave consacre de longs articles qui remplissent d'horreur la population. On a arrêté l'autre jour une atroce mégère du nom de Dagmar Overby qui, depuis une dizaine d'années, se livrait à un véritable "massacre des innocents." Elle prenait en pension des enfants illégitimes de quelques semaines à 5 ans pour le prix de 100 à 500 couronnes à la condition que les dits enfants ne seraient pas réclamés par leurs parents, puis l'affreuse mégère tuait les pauvres petits en les étranglant au moyen d'une corde. La criminelle faisait disparaître les cadavres de ses victimes en les enterrant dans des lieux déserts. Cependant, ces jours derniers, elle adopta une nouvelle méthode en brûlant les cadavres dans son poêle de cuisine. Intrigués par l'odeur nauséabonde qui s'échappait de sa maison, des voisins firent irruption chez cette bête humaine au moment où elle brûlait le cadavre d'une petite fille qu'elle venait d'étrangler.

Lors de son premier interrogatoire, cette affreuse créature a confessé cyniquement que depuis 1910 elle avait reçu en garde un enfant par mois en moyenne, ce qui fait donc 120 bébés; or on n'en trouva que cinq dans sa maison. Les victimes sont donc de plus d'une centaine.

### Le Congrès Entend des Vérités Pénibles

(True translation filed with postmaster at New Orleans, La., on Thursday, February 24, 1921, as required by Act of October 6, 1917.)

Charles G. Dawes, brigadier-général en retraite, qui fut chargé du ravitaillement des troupes américaines en France, a fait entendre au Comité du Congrès des vérités fort pénibles. Il démasqua la campagne menée dans certains milieux officiels en vue de porter atteinte au bon renom de l'armée américaine à cause des fautes de quelques-uns. Il déclara que les comités de la Chambre serviraient bien mieux l'intérêt public en faisant la lumière sur le gaspillage des millions du gouvernement qui se trouvent être escamotés sous le nez même de nos honorables.

"N'oubliez pas, dit-il, que c'était une guerre faite par les Américains, et non pas par les Républicains ou par les Démocrates; et la mémoire des glorieux exploits de notre armée survivra à nos divers changements de gouvernement.

"Vous pouvez m'envoyer à tous les diables... si ça vous amuse... parce que j'ai vendu au gouvernement français pour 400 millions de dollars un tas de "second-hand junk" au lieu de maintenir là-bas une armée de 40,000 hommes pour monter la garde autour, cependant qu'il nous aurait fallu en même temps nous transformer en courtiers. Je n'ai regret que d'une chose: c'est d'avoir fait payer trop cher aux Français."

Le brigadier-général Dawes fit ensuite le plus grand éloge du général Pershing et flagella impitoyablement les embusqués, les "stay-at-home" qui l'attaquent aujourd'hui.

### LONG MARTYRE.

Le doux Jésus eut faim au désert,  
Fut tenté d'une Voix gourmande;  
Mais bientôt un Ange le sert.  
Swiney veut mourir pour l'Irlande.

Du Christ en croix le sang coulait  
Jusqu'à la soif; mais il demande  
En grâce à boire: et ce fut fait.  
Swiney veut mourir pour l'Irlande.

"C'est au plus quarante-cinq jours,"  
Pipait la science ou la légende;  
Mais voyant s'en doubler le cours,  
Swiney veut mourir pour l'Irlande.

Plus d'un prêtre, au libre drapeau,  
Ou par esprit de propagande,  
Crie à l'Enfer, pauvre cerveau!  
Swiney veut mourir pour l'Irlande.

Soixante-treize fois trois fois,  
Le bon Anglais offre ses viandes;  
A chaque éveil, s'entend la voix:  
"Swiney veut mourir pour l'Irlande."

Un jour, tout seul, dans le coma,  
On le nourrit par contrebande;  
Il dit quand il se ranima:  
"Swiney veut mourir pour l'Irlande."

Entente ratifiée par les français  
Paris—La chambre des députés a ratifié, sans débat, une entente conclue en octobre 1920, entre la France et plusieurs autres pays. Il s'agit d'une entente relative au commerce des armes et des munitions.

## Ce n'est pas amusant d'être malade

Une lutte énergique et intelligente contre le catarrhe et les affections catarrhales est le meilleur moyen d'éviter des maladies sérieuses.

# PE-RU-NA

UNE MÉDECINE DE SECOURS CERTAINE.

Ayez pour but d'arrêter cette toux ou ce rhume aussitôt que vous en éprouvez les symptômes. Ne permettez pas à vos intestins d'être paresseux. Une condition catarrhale dans n'importe quel organe ou partie du corps ne doit pas être négligée.

Quelques cuillerées de Pe-ru-na au commencement peut empêcher la nécessité d'une douzaine de bouteilles plus tard. Même que vous n'avez pas besoin de Pe-ru-na pour une affection catarrhale, le moyen le plus sûr est d'en avoir une bouteille à la maison.

—Cinquante ans au service des familles américaines.



pilules  
ou  
liquide  
vendu  
partout